

François CHIRPAZ, *Dire le tragique et autres essais*, L'Harmattan, Paris, 2010.

Par Michel Cornu

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Bibliothèque

1^{er} avril 2011

Cet ouvrage comprend sept essais parus préalablement dans des revues différentes. Tous ont été retravaillés, si bien que ce livre, malgré la diversité des thèmes abordés, de la naissance au tragique, de la solitude au jeu par exemple, forme une unité.

L'essai initial, *Dire le Tragique*, donne la tonalité générale.

Ce tragique n'est pas à comprendre dans la perspective d'un destin aveugle frappant l'homme coupable sans être responsable. Non, il s'agit de la condition existentielle elle-même dans sa précarité. Et s'il fallait retenir une deuxième catégorie qui constitue la colonne vertébrale de ces essais, c'est bien celle de précarité.

François Chirpaz est sensible au clair-obscur, paragraphe qui apparaît justement dans l'essai sur la précarité de l'homme. Il ne se cache nullement la dépendance initiale où nous place notre naissance qui fait que jamais nous ne sommes à notre origine. Pas davantage, il ne minimise la dérélition que peut constituer des moments de solitude absolue, de délaissement.

A la notion de précarité se joint, nous semble-t-il, bien que F. Chirpaz n'en parle guère, celle d'entre-deux. Comment serait-il autrement possible d'écrire sur le jeu et son autre scène, son rythme autre du temps que celui du quotidien, du travail, en d'autres civilisations l'on dirait du profane. Comment autrement encore, pourrait-on écrire sur la frontière et son inquiétante étrangeté à quoi elle nous relie en même temps qu'elle nous permet de trouver une identité (souhaitons que François Chirpaz consacre un jour un long essai à cette notion qui fait tant problème en ces années de crise : identité frileuse sur un repli nationaliste mû par la peur, illusoire identité appropriative qui, nécessairement, exclut l'autre, ou, au contraire, perte d'identité par oubli des frontières, des limites dans un "melting pot" où tout se vaut et où donc rien ne vaut).

Est-ce à dire que cet ouvrage s'ajouterait à la liste si longue de ceux qui arrêtent leur lucidité sur un constat d'irréparable absence de sens et d'issue. Bien au contraire, et c'est pourquoi les termes de précarité, d'entre-deux sont parfaitement à leur place. Pour F. Chirpaz, si effectivement la condition existentielle est celle de la précarité, il est une autre réalité sans cesse présente dans l'ombre, à l'horizon, ou au commencement, celle qui donne sens à cette précarité, celle qui fait du tragique non une fatalité, mais une épreuve, celle qui ne ferme pas la porte à l'espérance : la relation. Cette dernière reste fondamentale et pour ne pas désespérer, et pour garder présent le souci d'autrui sans lequel nous ne sommes pas. Passage de l'un à l'autre dans la réciprocité. Un des essais ne s'intitule-t-il pas justement, *Voyages, Rencontres* ? Le voyage, l'ensemble des essais nous en convainc, est ici tout autant intérieur que dans l'espace (il y a un lien très fort entre Chirpaz et la Pologne).

Dans son magnifique et, à nos yeux, indispensable ouvrage sur *le Tragique* paru dans la Collection *Que Sais-je* (et, depuis, stupidement ou commercialement, à supposer qu'il y ait une différence entre les deux attitudes, disparu de la collection), François Chirpaz se posait déjà la question du *comment dire le tragique*. Il soulignait fort justement que la philosophie avait négligé cette expérience et qu'heureusement la littérature ou le cinéma nous permettaient d'en comprendre certains aspects. Cette négligence de la philosophie n'est pas un hasard : le tragique, mais cela vaut pour toute expérience existentielle, (Kierkegaard ou Nietzsche ou Chestov, ou encore Pascal, pour citer un auteur cher au cœur de François Chirpaz, l'ont bien vu) est irréductible au seul concept.

Dans l'essai dont nous rendons compte, F. Chirpaz se pose précisément la question du *comment dire le tragique* (peut-être un jour se concentrera-t-il sur cette seule question tant, croyons-nous, la forme, en philosophie aussi, est consubstantielle au fond). Il introduit ici, par rapport à son ouvrage cité, non seulement l'importance de la musique, mais surtout une nouvelle dimension, celle, déjà indiquée, de la relation. «Pour faire entendre ce qu'ils veulent dire de l'horreur de la torture ou du viol, c'est-à-dire de l'effroi dans la proximité de la mort, les mots sont contraints d'avouer leur impuissance tant qu'ils n'ont pas rencontré une *écoute* réellement disponible.» Autrui présent et "nécessaire" autant dans le dire que dans l'écoute. Partage et non échange.

Par son langage sans afféterie ou "technicité-écran", par sa quête aussi humble que rigoureuse de la pensée questionnante, par les problèmes et les apories existentiels majeurs qu'il pose, cet ouvrage est, comme l'on dit, à recommander à toute personne que le sens de l'exister préoccupe.

© Michel Cornu

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Bibliothèque

1^{er} avril 2011